

Pierre Pachet, *Le Premier Venu*
Paris, Denoël, coll. « Médiations », 2009, 170 p.

Sacha Poitras
Université d'Ottawa

L'étude de la pensée politique de Baudelaire comporte plusieurs écueils. L'un des principaux s'avère la prégnance du terme si commode de « réactionnaire » qui semble, de prime abord, englober toutes les positions politiques de Baudelaire, de la défense de la peine de mort jusqu'au statut inférieur de la femme. D'une manière générale, sa participation à la révolution de 1848 est perçue comme un bref épisode qui, à l'instar de l'engagement politique initial de Dostoïevski, n'a fait que renforcer ses positions droitières en lui démontrant l'absurdité de tout projet révolutionnaire. De plus, un malaise apparaît dans le fait d'associer une notion telle que la réflexion politique

à la création littéraire de Baudelaire : comment démontrer que l'œuvre de l'une des figures clés du dandysme puisse déboucher sur une analyse des liens qui structurent la société ? Pourtant, certaines évidences nous suggèrent que l'analyse de la pensée politique de Baudelaire, loin d'aboutir à une caricature ou à un cul-de-sac, a toute sa raison d'être. Ainsi, tous s'accordent pour dire que *Les Fleurs du mal* ont introduit la cité moderne dans le champ de la poésie. Pour que le dandy puisse se dissocier de ses contemporains, il doit connaître, afin de s'en démarquer, les signes et les opinions qui maintiennent la cohésion sociale. Dans *Le Premier Venu*, Pierre Pachet ne fait pas que souligner ces évidences. Il analyse en profondeur leurs tenants et aboutissants, démontrant ainsi que la dimension politique de l'œuvre baudelairienne constitue l'une de ses composantes essentielles.

Dès le début de son ouvrage, Pachet revient sur l'« épisode » révolutionnaire de Baudelaire. Loin de se limiter à un moment précis de sa vie, on y apprend l'intérêt soutenu du poète pour les penseurs et le processus révolutionnaires. Pachet montre avec brio que cet intérêt s'éloigne de tout dogmatisme politique, qu'il constitue une réflexion extrêmement riche sur le caractère unique de la conspiration, cet équilibre instable entre la volonté d'un seul et la nécessité de trouver des complices pour mener cette volonté à son terme. Pachet éclaire les parallèles qui se tissent entre la position du conspirateur et celle de l'écrivain. Dans le cas de Baudelaire, ces parallèles sont d'autant plus intéressants que le poète a conçu le projet d'écrire des nouvelles ayant pour thème principal la conspiration. Cela amène l'auteur du *Premier Venu* à poser cette

question : « Quelle différence y a-t-il entre conspirer effectivement et imaginer une conspiration ? » (p. 34) Il s'agit d'une question essentielle quant au rapport ambigu entre fiction et réalité, entre la création d'un écrivain et sa réception par la société. Ce rapport trouble entre l'individu et sa collectivité se cristallise dans la figure du dandy.

Pachet dévoile les contradictions de la société qui a succédé à l'Ancien Régime en analysant les contradictions inhérentes au dandysme baudelairien. L'abolition des privilèges nobiliaires a fait en sorte que l'accès à un statut privilégié repose sur des notions non enchâssées par la tradition, mais arbitraires. Qui mieux que le dandy, ce prince de l'inutile et de l'artifice, pour comprendre cette évolution de la société ? Par contre, le dandy recherche un isolement par rapport au reste de la société, mais également une légitimation de son statut d'être unique. Une telle exigence aboutit à ce paradoxe : le dandy doit prouver sa supériorité devant un public qu'il juge inférieur, voire incapable de recevoir ce qu'il a à donner. La « sainte prostitution » décrite dans *Le Spleen de Paris* chevauche, non sans difficulté, ce commandement de *Mon cœur mis à nu* : « Être un grand homme et un saint *pour soi-même*, voilà l'unique chose importante. » Ce paradoxe explique en grande partie le sentiment complexe, amalgame d'admiration et de dégoût, que Baudelaire ressentait envers l'œuvre et la personne de Victor Hugo. Baudelaire est souvent perçu comme le versant sombre du romantisme de Hugo. Pachet montre bien qu'il est caricatural de définir Baudelaire comme le pourfendeur forcené du contrat humaniste proposé (et souvent déclamé) par Hugo. Cette réflexion de Pachet montre que Baudelaire, bien que

refusant le paternalisme qu'affiche Hugo envers le peuple, n'en demeure pas moins lié à la collectivité : « la solitude baudelairienne n'est pas une *époque*, elle n'est pas constituée par un retranchement, mais par le va-et-vient quasi imprévisible entre coudoisement et élévation » (p. 118).

De discrètes références à l'œuvre de Dostoïevski jalonnent *Le Premier Venu*. Il ne s'agit pas d'un hasard. Bien que Dostoïevski se soit ouvertement défini comme un slavophile orthodoxe, les nihilistes qui peuplent ses romans sont tout sauf des caricatures. La pensée politique de Baudelaire ne se résume pas à être l'héritière des théories de Joseph de Maistre et de Sade. Comme le démontre Pachet, l'œuvre de Baudelaire débouche sur une analyse poussée des rapports dans la cité, ce qui est, après tout, le fondement de la politique.